

Ari Hoenig

Le Batteur Caméléon

Remarqué au sein du trio de Jean-Michel Pilc, Ari Hoenig semble également à l'aise dans la plupart des styles musicaux. Rock, hip-hop, contemporain, jazz, classique : il fait baguette de tous bois ! Parcours d'un touche-à-tout de 28 ans...

Après avoir enregistré chez Dreyfus un album détonnant avec Jean-Michel Pilc et François Moutin, tu tournes actuellement en trio avec eux. Comment vis-tu cette nouvelle expérience ?

Tout d'abord, je n'ai pas le souvenir d'avoir joué dans une formation où l'on travaille tant et où la musique garde une telle fraîcheur. Cela fait six semaines que nous sommes sur les routes, et il n'y a pas un soir où l'on ne joue pas un morceau nouveau ! On change sans cesse les arrangements, pour trouver la meilleure façon de faire fonctionner un titre. Jean-Michel et François réagissent vite et ont une grande capacité de concentration. Ils sont extrêmement attentifs au jeu des deux autres et cela donne à l'improvisation une assise et une richesse très rares. De plus, ils ont une connaissance rythmique très approfondie qui m'apporte beaucoup. Même à New York, je n'ai jamais rencontré de musi-

ciens avec qui il se passe ce que je ressens là. Il y a un truc vraiment spécial qui m'a fait découvrir la batterie sous un angle nouveau !

Bien que tu sois très jeune, peux-tu nous parler un peu de ta carrière, et de tes débuts ?

Je crois que ce qui m'a poussé à faire de la batterie, c'est que c'était le seul instrument dont mes parents ne savaient absolument rien. Quand j'étais petit, ils voulaient me faire jouer du piano, de la guitare, du violon... Que du classique ! Et cela ne me branchait pas. Et puis, lorsque j'ai eu 12 ans, ils ont fini par craquer. J'ai donc, tout de suite, décidé de me lancer dans l'aventure de la batterie. A l'époque, du point de vue strictement musical, j'aimais beaucoup plus le rock que le jazz, mais j'étais tout de même fasciné par les grands batteurs de ternaire. J'ai donc commencé en

jouant l'une et l'autre musique.

Tu jouais avec des disques ?

Oui, je travaillais uniquement à l'oreille. C'est, à mon sens, ce qui est le plus important, surtout lorsque l'on a envie d'improviser. Cependant, je ne dénigre pas la lecture et je sais parfaitement déchiffrer n'importe quelle partition. Mais, cela ne constitue pas, pour moi, la véritable technique. Il faut savoir écouter et pouvoir jouer ce que l'on entend. C'est ma façon de concevoir la musique. Cela dit, je ne jouais pas uniquement avec des disques, car j'avais la chance de vivre à Philadelphie. C'est une ville où la musique, et le jazz en particulier, ont toujours été très vivants. Il y avait de nombreux groupes et beaucoup d'endroits pour jouer. On se retrouvait tous les jours pour faire des bœufs et rencontrer de nouveaux musiciens.

Tu en parles comme d'un passé révolu... C'était il n'y a pas si longtemps ! La situation est-elle différente aujourd'hui ?

Non, bien sûr. J'ai commencé la musique il y a une quinzaine d'années et l'ambiance est la même là-bas. D'ailleurs, on dit toujours qu'aux Etats-Unis, l'Etat ne donne aucune subvention, mais ce n'est pas exact, car à Philadelphie, la ville organise de nombreuses manifestations pour les musiciens. Ce ne sont jamais des trucs énormes, mais il y a beaucoup d'endroits subventionnés où l'on peut répéter et où l'on peut faire de petits concerts. Il y a aussi des festivals. Cela bouge pas mal, c'est très facile de rencontrer des musiciens et de former des groupes.

Tu as donc tout de suite commencé par former un groupe ?

Oui, j'ai débuté par un trio. Mais, je faisais parallèlement un peu de musique classique dans un grand orchestre, le Youth Philadelphia Orchestra. C'est là que j'ai appris la lecture, en déchiffrant les partitions de caisses claires, de timbales... Cela rassurait un peu mes parents qui, il faut l'avouer, ont été, tout de même, très compréhensifs !

Comment as-tu véritablement commencé le métier ?

J'étais à l'université du North Texas où j'avais la chance de suivre des cours avec Ed Soph, qui est un grand professeur. Nous étions environ 160 batteurs à suivre ses cours ! Inutile de préciser tout ce que cela apportait au niveau des échanges, de l'étude, mais aussi des contacts. J'ai donc, ainsi, été branché sur mon premier véritable gig professionnel. Il s'agissait du trio de l'organiste Shirley Scott. C'était incroyable pour une première expérience, car Shirley possède un swing redoutable. Nous avons fait pas mal de tournées, et j'ai eu l'occasion d'apprendre ce qu'était le groove. Je suis ensuite parti pour New York où j'ai commencé à « faire le métier », dans des formations et des styles très différents : des soirées, des séances, du jazz, du rock...

Alors, parle-nous justement un peu du rock. C'est assez rare de voir un batteur de jazz s'intéresser à cette musique.

Oui, mais cela m'a toujours éclaté de jouer du rock. C'est un autre monde, souvent plus futile que celui du jazz, mais souvent aussi beaucoup plus rigolo. Et puis, ce n'est pas du tout le même public et la relation que l'on a avec celui-ci est très différente. Mais attention ! Je ne veux pas généraliser, car il y a de nombreuses exceptions dans les deux sens. Quoi qu'il en soit, ce sont deux expériences très complémentaires.

Tu joues toujours dans des groupes de rock ?

Cela m'arrive encore. Un peu moins souvent certes, mais j'ai fait une petite tournée il y a 3 mois avec un groupe de rock new-yorkais. Cependant, je suis plus branché en ce moment sur le hip-hop et l'acid-jazz et, je participe à plusieurs projets dans ces domaines. Ce qui m'intéresse, c'est que ce sont des styles de musique où le rôle du batteur est tout à fait différent. On n'est plus là pour garder le tempo, mais pour fabriquer du groove. Cela permet plus de créativité et de recherche. Dans le rock, quoi qu'il en soit, on est toujours cantonné aux mêmes types de rythmiques. Mais, dans le hip-hop, on peut aborder une autre facette de la batterie et se laisser aller à des combinaisons beaucoup plus élaborées, avec un vrai travail sur la façon de placer les notes, de déplacer l'after-beat, de supprimer des temps...

C'est aussi, la plupart du temps, une musique qui reprend le feeling ternaire du jazz...

Oui, c'est vrai, mais en déformant ce swing ternaire, en y incorporant des influences très diverses qui rendent le beat totalement original. Si on écoute les albums d'artistes comme D'Angelo ou LL Cool J, on s'aperçoit que le groove n'est plus vraiment ternaire. C'est un mélange d'influences brésiliennes, cubaines, jazz, rock, africaines... C'est très flottant, comme si le triolet était complètement distendu. C'est en tout cas impossible de transcrire cela sur du papier. C'est ce qui me passionne le plus dans l'ap-

Cela m'a toujours éclaté de jouer du rock. C'est un autre monde, souvent plus futile que celui du jazz, mais souvent aussi beaucoup plus rigolo.





prentissage d'une nouvelle musique : trouver exactement la place de chaque accent dans la mesure. C'est cette précision là qui constitue la véritable signature d'un style.

Fais-tu également des séances pour la télé ou la pub ?

Cela m'arrive de temps en temps, mais je ne suis pas trop branché sur ce milieu. Je préfère m'investir dans des projets où le côté artistique prime. Mais, jouer pour des séances de pub peut être un challenge intéressant car, cela demande d'être très performant. Il faut être rigoureux, savoir parfaitement déchiffrer, avoir un son précis et puissant, se caler sur un clic, être capable de s'adapter à des critères musicaux très définis... De toutes façons, la créativité peut exister dans toutes les situations musicales. C'est surtout l'état d'esprit qui compte. Par exemple, s'il m'arrive de faire un gig alimentaire avec un groupe sans grand intérêt, au lieu de me dire : « Bon, je vais encore être obligé de jouer cette merde ! », j'essaie, au contraire, de trouver un petit filon de richesse, j'essaie de communiquer musicalement avec les autres,

et souvent, cela suffit pour qu'il se passe quelque chose, pour que la créativité réapparaisse.

Donnes-tu des cours ?

Je ne sais pas si l'on peut vraiment appeler cela des cours, mais disons, plutôt,

que j'ai quelques étudiants ! J'adore enseigner. Je ne procède pas de façon formelle dans la mesure où mes élèves ne sont pas tenus de venir chaque semaine. Je n'ai pas de programme précis et pour chaque élève je trouve des exercices différents. Nous passons beaucoup de temps à parler. J'essaie de savoir ce que la personne cherche vraiment en venant prendre des cours : améliorer sa technique, son tempo, savoir accompagner ou improviser... Ce n'est jamais la même chose et pour qu'un enseignement soit efficace, il faut absolument cerner cela précisément. Parfois j'utilise des méthodes, parfois j'enregistre simplement quelques plans sur un dictaphone, parfois encore, je donne seulement quelques conseils.

Pourrais-tu, dans ce cas, en donner un pour les jeunes batteurs, lecteurs de RimShot ?

Je crois que les jeunes batteurs français ont la chance de pouvoir écouter et découvrir de nombreuses musiques de bonne qualité et très différentes les unes des autres, car il y a beaucoup de bons groupes en France. C'est pour eux une opportunité merveilleuse de développer leur musicalité.. Il faut aller voir des concerts, le plus possible ! Et je dis « voir » parce que la batterie est un instrument très physique, où le geste a beaucoup d'importance. Ecouter un bon batteur sur un disque est utile mais, cela ne remplacera jamais un concert où l'on peut, en même temps, observer les mouvements, voir comment le batteur agit pour faire tourner tel ou tel groove, observer comment il regarde le pianiste, voir ses réactions.... Bref, comprendre tout le langage émotionnel qui fait jaillir la musique ! ●

Cependant, je suis plus branché en ce moment sur le hip-hop et l'acid-jazz...

Manuel Dubigeon